

Alfred Schütz entre Weber et Husserl

François-André Isambert

Citer ce document / Cite this document :

Isambert François-André. Alfred Schütz entre Weber et Husserl. In: Revue française de sociologie, 1989, 30-2. pp. 299-319;
http://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1989_num_30_2_2599

Document généré le 02/05/2016

Abstract

François-André Isambert : Alfred Schütz between Weber and Husserl.

The articles written by Schütz have been compiled under the title "The research scientist and daily life". This gives the reader a rich view, however, slightly dispersed, on the author. Schütz's main idea is that comprehensive sociology, as represented by Weber must be completed by a phenomenological sociology, borrowed from Husserl. Understanding the subjective meaning of action is not directly possible, but must be obtained through a series of steps. The ideal type from Weber must be generalized to form a notion of typicality, taken from Husserl. Furthermore, scientific knowledge of social action is based on model-forming, which requires a choice to be made amongst the different types of action in daily life. Schütz's work as a whole, is not a sociology of daily life but a phenomenological sociology in which the experiences of daily life, as for Husserl, are the departure point from which one must move in order to attain scientific knowledge.

Résumé

Les articles de Schütz réunis sous le titre "Le chercheur et le quotidien" donnent de l'œuvre de cet auteur une vue riche, mais un peu dispersée. L'idée centrale de Schütz est que la sociologie compréhensive, représentée par Weber, doit être complétée par une analyse phénoménologique, empruntée à Husserl. La compréhension du sens subjectif de l'action n'est pas immédiatement donnée, mais doit être visée à travers plusieurs étapes. Le type idéal weberien doit être généralisé en une notion de typicité, puisée chez Husserl. Enfin, la connaissance scientifique de l'action sociale se fait par une modélisation qui suppose un choix parmi les types d'action de la vie quotidienne. L'œuvre de Schütz n'est donc pas, dans son ensemble, une sociologie de la quotidienneté, mais une sociologie phénoménologique dans laquelle l'expérience quotidienne, comme chez Husserl, est un point de départ dont il faut s'éloigner pour atteindre la connaissance scientifique.

Zusammenfassung

François-André Isambert : Alfred Schütz zwischen Weber und Husserl.

Die Aufsätze von Schütz, unter dem Titel : "Le chercheur et le quotidien" (Der Forscher und das Alltägliche) zusammengefasst, bieten einen inhaltsreichen jedoch etwas zerstreuten Blick auf das Werk dieses Verfassers. Der Kerngedanke von Schutz ist, dass die webersche verstehende Soziologie durch eine phänomenologische, Husserl entnommene Analyse, vervollständigt werden muss. Das Verständnis des subjektiven Sinnes der Handlung ist nicht sofort gegeben, sondern muss über verschiedene Stufen angestrebt werden. Der webersche Idealtypus muss in einem bei Husserl entnommenen Typizitätsbegriff verallgemeinert werden. Schliesslich wird die wissenschaftliche Kenntnis des sozialen Handelns über eine Modellisierung erreicht, die eine Auswahl unter verschiedenen Handlungstypen des alltäglichen Lebens voraussetzt. Das Werk Schütz' ist somit nicht, insgesamt gesehen, eine Soziologie des Alltäglichen, sondern eine phänomenologische Soziologie, in der das tägliche Erleben wie bei Husserl, ein Ausgangspunkt ist, von dem man sich entfernen muss, um die wissenschaftliche Kenntnis zu erreichen.

Resumen

François-André Isambert : Alfred Schütz entre Weber y Husserl.

Los artículos de Schütz reunidos bajo el título : "Le chercheur et le quotidien" (El investigador y lo cotidiano) dan a la obra de este autor una vision rica, pero un poco dispersada. La idea central de Schütz es que la sociología comprensiva, representada por Weber, debe ser completada por un análisis fenomenológico, tornada de Husserl. La comprensión del sentido subjetivo de la acción no esta inmediatamente dada, pero debe ser estudiada por medio de varias fases. El modelo ideal de Weber debe ser generalizado en una noción tipificada, tornada de Husserl. Por ultimo, el conocimiento científico de la acción social se hace por medio de un modelo que se supone de una opción entre los tipos de acción de la vida cotidiana. Por tanto, la obra de Schütz no es en su conjunto, una sociología

de la cotidianidad, sino una sociología fenomenológica dentro de la cual la experiencia cotidiana, como en Husserl, es un punto de arranque de la que hay que alejarse para alcanzar el conocimiento científico.

NOTE CRITIQUE

Alfred Schütz entre Weber et Husserl*

par François-André ISAMBERT

RÉSUMÉ

Les articles de Schütz réunis sous le titre *Le chercheur et le quotidien* donnent de l'œuvre de cet auteur une vue riche, mais un peu dispersée. L'idée centrale de Schütz est que la sociologie compréhensive, représentée par Weber, doit être complétée par une analyse phénoménologique, empruntée à Husserl. La compréhension du sens subjectif de l'action n'est pas immédiatement donnée, mais doit être visée à travers plusieurs étapes. Le type idéal weberien doit être généralisé en une notion de typicité, puisée chez Husserl. Enfin, la connaissance scientifique de l'action sociale se fait par une modélisation qui suppose un choix parmi les types d'action de la vie quotidienne. L'œuvre de Schütz n'est donc pas, dans son ensemble, une sociologie de la quotidienneté, mais une sociologie phénoménologique dans laquelle l'expérience quotidienne, comme chez Husserl, est un point de départ dont il faut s'éloigner pour atteindre la connaissance scientifique.

On ne peut que se réjouir de voir enfin quelques morceaux de l'œuvre de Alfred Schütz (1899-1959) traduits en français (1), ce qui permettra, on l'espère, de faire connaître aux sociologues francophones cet auteur important. L'œuvre de ce sociologue et philosophe viennois, émigré aux Etats-Unis, dont une partie fut directement écrite en anglais et une autre en allemand, mais entièrement traduite en anglais, a été largement répandue dans le public anglophone (notamment par la publication des trois volumes des *Collected papers*) (2) et naturellement chez les lecteurs germaniques. En France, seuls quelques cercles d'initiés, réfléchissant sur

* A propos de Alfred Schütz (1987), *Le chercheur et le quotidien*, textes traduits de l'anglais par Anne Noschis-Gilliéron, et de Peter Berger et Thomas Luckmann (1971, éd. 1986), *La construction sociale de la réalité*. Les références bibliographiques se trouvent en fin d'article.

(1) Sous le titre « Le monde social et la théorie de l'action sociale » avait paru dans le n° 0 (1984) de *Société* la traduction d'un

texte de Schütz qui forme le chapitre III du présent recueil.

(2) Vol. I : *The problem of social reality*; Vol. II : *Studies in social theory*; Vol. III : *Studies in phenomenological philosophy*. Ces textes sont presque tous issus d'articles ou de conférences composés en anglais, exception faite d'une traduction par T. Luckmann d'un morceau du premier livre de Schütz, écrit en allemand.

les fondements de la sociologie à partir des concepts wébériens de la sociologie, avaient lu Schütz et avaient pris au sérieux les interrogations qu'il posait aux confins de la théorie sociologique et de la philosophie.

Sous le titre *Le chercheur et le quotidien* sont réunies les traductions de sept articles tirés des *Collected papers*, précédées d'une courte préface de Michel Maffesoli et d'une large postface (40 pages) de Kaj Noschis et Denys de Caprona. La traduction, dans la même collection, du livre déjà bien connu et peu récent de Berger et Luckmann (3) concerne Schütz par son premier chapitre, écrit par Luckmann, qui résume le dernier ouvrage de Schütz, resté inédit jusqu'à ce que, quelques années plus tard, Luckmann lui-même lui donne une forme achevée (4). Nous avons ainsi un aperçu de l'ouvrage qui parachève l'œuvre de Schütz.

Le titre *Le chercheur et le quotidien* égarerait facilement le lecteur si celui-ci comptait y trouver une sociologie de la vie quotidienne, par opposition à celle des institutions et des enjeux de masses, ou encore à celle des actions à portée historique (cf. Campiche, Isambert, Lalive d'Epinay, 1981, pp. 11-22; ou encore Maffesoli, 1985, pp. 184 *sq.*). Cette erreur serait facilitée par la préface où Michel Maffesoli dénonce pêle-mêle les querelles d'écoles, les prétentions théoriques excessives et la déconnection des problèmes du moment, par opposition à « *ce concret le plus extrême* » qu'est la vie de tous les jours et à la « *pensée courante* » (5). En fait, Maffesoli tente d'introduire Schütz dans son pedigree intellectuel par des voies obliques : déjà dans *La connaissance ordinaire*, on trouvait au chapitre « Epistémologie du quotidien » plusieurs références à Schütz, dont l'une semblerait faire l'apologie d'une « connaissance quotidienne » tout approximative (Maffesoli, 1985, p. 198 et p. 216). Car le propre de l'apologie du quotidien, qu'on veut faire patronner par Schütz, confond consciemment une sociologie prenant le quotidien pour objet et une sociologie alignant ses démarches sur celles de la pensée commune. Sur ce point, M. Maffesoli n'est pas le seul. Une telle assimilation va généralement de pair avec une extension extrême de la notion de « quotidien », qui devient un avale-tout où entre tout ce qui est construction d'objet ou de relations entre personnes (cf., par exemple, Heeren, 1971), bref l'ensemble de ce que M. Maffesoli appelle « Sociabilité » (Maffesoli, 1985, p. 210). Mais soyons nets. D'une part, Schütz est un théoricien (et un critique qui ne recule pas devant les débats d'écoles) et, loin de s'attarder au « concret extrême » — et sauf rares exceptions (6) —, sa pensée vise avec rigueur le niveau le plus abstrait de l'analyse conceptuelle. D'autre part, s'il fait de l'expérience quotidienne et de la

(3) *La construction sociale de la réalité* (citée ici comme *La construction*) est la traduction de *The social construction of reality, a treatise in the sociology of knowledge*, London, A. Lane, 1971.

(4) Schütz et Luckmann (1973). Nous nous référons à cette édition, désignée comme *Structures*. Editions allemandes :

Strukturen der Lebenswelt, 1^{re} éd. Darmstadt, 1975; 2^e éd. Frankfurt, Suhrkamp, 1971 et 1973.

(5) M. Maffesoli, préface au *Chercheur et le quotidien*, pp. II-III.

(6) Par exemple, le dernier chapitre du *Chercheur et le quotidien*, « L'étranger, essai de psychologie sociale », pp. 217-236.

pensée commune des données de base indispensables aux sociologues, c'est pour distancier immédiatement de l'une et de l'autre l'élaboration scientifique qui est le propre de ceux-ci.

C'est ainsi que le premier chapitre du *Chercheur*, « Sens commun et interprétation scientifique » (pp. 7-63), après avoir rappelé le caractère social de toute connaissance et d'abord celle du sens commun, montre comment les sciences sociales construisent leur objet, à partir de cette première connaissance, certes, mais après lui avoir fait subir une mutation radicale. A ce chapitre, il faut joindre les deux suivants, « Formation du concept et de la théorie de l'action sociale » et « Le monde social et la théorie de l'action sociale » (pp. 65-88 et 89-102), qui forment le premier bloc sur la connaissance dans les sciences sociales. Puis vient un long article (pp. 103-168), « Sur les réalités multiples ». C'est le plus connu, le plus souvent cité et en particulier celui auquel se réfèrent le plus souvent les ethnométhodologues parce qu'évoquant l'idée de la réalité comme produit de l'activité intersubjective et, par-delà, celle de la multiplicité des univers de représentation. Bien que démarrant sur une note pragmatiste, directement inspirée de William James, cet article est celui qui se rattache le plus directement aux thèmes fondamentaux développés par Schütz à ses débuts, si bien que, compte tenu du fait qu'il est antérieur aux chapitres précédents du recueil (il est de 1945 alors que les trois premiers sont de 1953, 1954 et 1955), il aurait été préférable, pour suivre le mouvement de la pensée de Schütz, de le placer en tête. Puis vient un important chapitre, « La phénoménologie et les sciences sociales » (pp. 169-194), qui est au cœur de la problématique schützéenne. Des deux derniers chapitres, le premier, « Tirésias ou notre connaissance des événements futurs » (pp. 217-236), est un essai théorique, mais relativement périphérique par rapport à cette problématique. Le dernier est une des rares études concrètes (7) que l'on trouve dans l'œuvre de Schütz. C'est sa propre expérience d'étranger aux Etats-Unis qu'il typifie et qu'il rattache aux problèmes généraux d'insertion sociale et culturelle.

Cet ensemble balaye des aspects importants de la pensée de Schütz. Mais c'est au prix de quelques redondances et surtout d'une dispersion de la pensée schützéenne en essais multiples, alors que celle-ci est essentiellement systématique, fortement encadrée entre les deux ouvrages majeurs du début et de la fin de sa vie, où le même système est perçu sous deux angles différents, l'*Aufbau* (8) et les *Structures* (9). A cette dispersion, remède est porté par la postface qui vise à renouer l'unité de la pensée de Schütz. C'est

(7) Les *Collected papers* comprennent aussi, outre les articles théoriques, une étude sur « Celui qui revient chez lui » (*Homecoming*), sur le « Citoyen bien informé » et sur les relations sociales de ceux qui font « de la musique ensemble » (2^e volume).

(8) Traduction anglaise : *The phenomenology of the social world*, Evanston (Ill.), Northwestern University Press, 1967. Malgré

les défauts de la traduction, nous renvoyons aussi le lecteur à la version anglaise. Dans la suite du texte, l'ouvrage est désigné comme *Aufbau* et sa traduction anglaise comme *Phenomenology*.

(9) Il s'agit ici de l'ouvrage posthume de Schütz, co-signé par Luckmann, cité plus haut.

là incontestablement un excellent panorama d'ensemble de cette pensée. Il ne dispense pas, toutefois, de s'arrêter avec plus d'insistance sur le dessein schützéen par excellence, qu'analysait avec beaucoup de pertinence Robert Willame (1973) effectuant une relecture de Weber à la lumière de Schütz, qui apporte l'éclairage de la phénoménologie de Husserl et une mise en évidence du pont jeté par Schütz entre Weber et Husserl, quitte à masquer un peu la discontinuité entre celui-ci et celui-là.

On aurait voulu féliciter sans restriction les traducteurs, mais les outrances de la préface à l'égard du jargon des sociologues, qualifié d'« argot de proxénètes », heurtent de plein fouet quelques étrangetés linguistiques de la traduction, ainsi ce « monde-vie » qui voudrait traduire *life world* et, par-delà, *Lebenswelt* et que l'on retrouve dans tout l'ouvrage, et l'emploi répétitif de « s'originer ». On regrettera de même « son quotidien » (p. 79), les « en vue de » (p. 100), etc. L'abus des négations explétives est gênant pour l'oreille et conduit parfois au contresens (10). On est perplexe devant la traduction de « *wide awake* » par « en pleine possession de ses moyens » (p. 12), alors que le texte des *Collected papers* renvoie, pour expliquer cette expression, à un passage de *On multiple realities*, traduit ici même par « pleine conscience » (p. 110). Enfin, faire des sciences de la nature des « sciences naturelles » témoigne d'une curieuse ignorance des usages français. Ces quelques remarques ne jugent pas une traduction qui a su suivre une pensée difficile et qui sait être dans l'ensemble fidèle, sans être trop marquée par la langue d'origine (11).

Ecrire, comme le font les post-faciars, que Schütz poursuit le programme de Dilthey (*Le chercheur*, p. 213) n'est exact que dans la mesure où il vise, comme celui-ci, à fournir une vue d'ensemble des « sciences de l'esprit » (*Geisteswissenschaften*) et à en établir les fondements. Mais le sociologue sur lequel il s'appuie comme fondateur et représentant de ces « sciences », c'est Max Weber, pour lequel il n'a pas de mots assez élogieux dans son premier ouvrage qui est tout entier une analyse critique des concepts fondamentaux de la pensée wébérienne et une tentative pour leur apporter les compléments qu'il juge nécessaires. Weber est en effet placé au point de rencontre de deux courants opposés de la sociologie — opposition qui reviendra comme un leitmotiv dans nombre des écrits de Schütz (*Aufbau*, pp. 11-12, *Phenomenology*, pp. 3-4, *Le chercheur*, p. 10, pp. 65-68, 90-93, 106-107) — et que l'on pourrait appeler « objectiviste » et « subjectiviste ». Le premier prend pour modèle les sciences de la nature et traite les faits humains de la même manière que les objets inanimés. Arrivé aux Etats-Unis, Schütz trouvera chez les behavioristes et chez Mead,

(10) « Rien qui ne soit évident », pour « rien qui soit évident » (p. 172).

(11) Si ce n'est que le traducteur s'obstine à traduire *meaning* par « signification », alors que la pensée allemande de Schütz renvoie tantôt à *Sinn*, tantôt à *Bedeutung* que

l'on traduit habituellement par « sens » et « signification », le premier étant d'ordre notionnel, le second de l'ordre de l'expression. Les post-faciars s'en expliquent (p. 254, note 13) sans être très convaincants.

Hempel et Nagel (12) des exemples particulièrement caractéristiques de ce premier courant. Le second proclame hautement la spécificité des sciences humaines au prix de leur objectivité. Dilthey et Simmel sont à ses yeux les représentants de ce second courant. En revanche, Weber, à la pensée duquel Schütz s'attache, refuse à la fois de sacrifier l'originalité des sciences humaines et l'objectivité que requiert leur scientificité. Cette position, Schütz la fait sienne avec détermination. Qui plus est, il reprend la formule wébérienne de la « sociologie compréhensive » (*verstehende Soziologie*, mot à mot « sociologie compréhensive ») et adopte comme sien tout l'édifice des concepts fondamentaux wébériens tels qu'ils sont présentés dans le premier chapitre d'*Economie et société*. Il adopte de même la démarche de pensée qui circule entre ces concepts et qui fait des plus complexes d'entre eux, comme les divers types d'associations et de groupes et même des systèmes comme le pouvoir politique, le droit, l'économie ou la religion, des dérivés des conduites individuelles et, plus précisément, du sens que les individus attachent à leurs actes.

Là se situe le pivot de toute la réflexion schützéenne. Là aussi se trouve la mise en évidence de la relation entre la sociologie compréhensive et la phénoménologie. Car si la première fait du sens l'objet même de la compréhension, la seconde, par l'analyse progressive des couches de la pensée, retrouve à chaque instant la relation entre *noésis* et *noéma*, activité pensante et objet de la pensée, ce qui constitue précisément le *sens* de ce qui est pensé. Connaissant aussi bien la démarche de Husserl que celle de Weber, Schütz ne pouvait qu'être tenté d'éclairer les concepts de celui-ci par l'analyse de celui-là, sur ce point même du sens dans son application au domaine de l'action.



C'est ainsi que, sans la rattacher à ce point central, on ne peut comprendre la portée de cette interrogation du début du troisième texte du *Chercheur* : « Pourquoi donc nous adresser à ce mystérieux et pas trop intéressant tyran des sciences sociales qu'on appelle la subjectivité de l'acteur ? » (13). Derrière cette question se trouve implicitement tout l'examen de la formulation wébérienne du « sens subjectif » de l'action pour l'acteur. Weber, selon Schütz, a mis le doigt sur un point essentiel qu'il conviendrait d'éclaircir davantage.

Et tout d'abord, qu'entendre par *sens* d'une action ? Weber, nous dit Schütz, laisse la notion dans le flou. La preuve en est l'application qu'il en fait aux divers types d'activité. Ainsi, dans l'ordre affectif, on est tantôt en deçà, tantôt au-delà de la frontière qui sépare les comportements ayant

(12) Pour Mead, cf. *Le chercheur*, p. 114 ; pour Nagel et Hempel, *ibid.*, chapitre « Formation du concept et de la théorie dans les sciences sociales », pp. 65-87.

(13) *Le chercheur*, pp. 89-90. Cf. aussi pp. 42-43, où sont résumées quelques-unes des questions posées à Weber dans l'*Aufbau*.

un sens de ceux qui n'en ont pas (14). La seule attribution de sens qui ne fait pas de doute aux yeux de Weber — attribution ratifiée par Schütz — est celle qui concerne les actes rationnels quant à leur but (*Zweckrational*) : ce type d'acte serait même aux yeux de Weber l'« archétype de l'action » (*Aufbau*, p. 26; *Phenomenology*, p. 18). Mais, à l'inverse, Weber exclut du sens les comportements irréfléchis s'apparentant au réflexe, ce que Schütz conteste : « Quand j'y regarde de près, je trouve qu'aucune de mes expériences n'est dépourvue de sens » (15). De fait, Schütz réclame une définition du concept de sens (*Aufbau*, p. 93; *Phenomenology*, p. 69), plus particulièrement de ce que l'on peut appeler le *sens subjectif de l'action*. La définition schützéenne du sens de l'action se fera par un long détour phénoménologique. Disons seulement qu'évoquant Bergson et la *Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins* de Husserl (1928), Schütz tente d'analyser la constitution de ce sens. L'action en train de se faire est de l'ordre du « courant de conscience » évoqué par les deux philosophes et, suivant Schütz, on distingue nettement l'action en train de se faire (le *Handeln* de Weber) de l'acte effectué (*Handlung*), objet de la conscience réflexive. Le courant de conscience est vécu comme un devenir, mais insaisissable dans l'instant présent. Seule la conscience rétrospective permet de faire de l'acte effectué un objet d'analyse et d'explication (*Le chercheur*, p. 107). Cette opposition est ramassée dans la relation entre « vie » (*Leben*) et « pensée » (*Denken*) (16), c'est-à-dire entre états vécus et états comme objets d'une conscience réflexive.

Continuant à suivre Husserl, il met en place cette forme particulière de la conscience réflexive qu'est le *projet*, conception imaginaire de l'acte situé dans le futur et dont nous parlent le premier chapitre de notre recueil et celui qui traite des « réalités multiples » (*Aufbau*, pp. 79-80; *Phenomenology*, pp. 60-62; *Le chercheur*, pp. 26-27 et p. 112). En règle générale, plusieurs projets sont possibles à un moment donné. Le passage à l'acte suppose un choix, fruit d'une préférence qui est une attitude mentale, souvent complexe, du sujet. C'est cette attitude mentale qui est le sens proprement dit de l'action. Comme on le voit, une action n'a de « sens » pour le sujet que s'il a un ou plusieurs projets et s'il prend position devant ce ou ces projets. Le lien entre la réflexion sur l'acte terminé et l'attitude prise à l'égard du projet réside, d'une part, dans le fait que le projet imagine l'acte complet, donc terminé, en sorte qu'il est, selon l'expression de Schütz, conçu *modo futuri exacti* (au futur antérieur) et est de ce fait une variété de réflexion sur l'acte accompli, d'autre part, en ce que l'attitude mentale à l'égard du projet n'est pas de nature différente de celle que nous pouvons avoir à l'égard d'un acte passé. Cette attitude peut varier

(14) *Aufbau*, p. 26; *Phenomenology*, p. 18. Cf. Weber (1971), traduction de *Wirtschaft und Gesellschaft*, p. 4.

(15) *Aufbau*, p. 28; *Phenomenology*, p. 19. Pourtant, dans « Les réalités multiples » (*Le chercheur*, p. 108), Schütz admet l'existence de réactions ne laissant pas de traces dans la

mémoire et, comme telles, dépourvues de sens.

(16) *Aufbau*, p. 93; *Phenomenology*, p. 69. L'ensemble de cette analyse occupe les pages 62 à 96 de l'*Aufbau* et 45 à 71 de la *Phenomenology*.

dans le temps, en corrélation avec la représentation que nous avons de l'acte, en sorte que le même acte peut prendre des sens différents selon les moments (*Aufbau*, p. 99; *Phenomenology*, pp. 73-74). Ainsi le terme « le sens de l'action » est proposé par Schütz dans une acception plus étroite que celle de Weber, qu'il sera lui-même contraint d'élargir (*Aufbau*, p. 104; *Phenomenology*, p. 78).

Le sens ainsi conçu par Schütz devient subjectif dans le sens le plus fort du terme, accessible dans son immédiateté au seul sujet agissant. Aussi la question va-t-elle être posée de la compréhension possible d'un tel sens par un autre sujet. D'abord dans l'interaction même qui caractérise la vie sociale (Schütz complète la formulation de Weber qui parle seulement d'une « orientation » de l'action qui « se rapporte au comportement d'autrui » (17), et il fait commencer l'interaction sociale là où les comportements donnent lieu à une compréhension réciproque) (*Aufbau*, p. 24; *Phenomenology*, p. 16; Weber, 1971, p. 4 et pp. 19-20). Puis (et c'est sur ce point qu'il discute Weber pied à pied) dans le contact avec celui qui s'est donné pour tâche — et en premier le sociologue — de comprendre le sens de l'action d'autrui. Or Weber propose deux types de compréhension, la compréhension « actuelle » (*aktuell*) et la compréhension « explicative » (*erklärend*) (Weber, 1971, pp. 7-8), que Schütz examine successivement. Ce faisant, il précise — ce que ne fait pas Weber — que ce type de compréhension est proposé pour comprendre le comportement d'un *autre* : Schütz parle à la première personne et se demande comment il pourrait, dans une compréhension « actuelle », comprendre soit un état affectif d'après l'expression qui en est donnée, soit une opération intellectuelle comme $2 \times 2 = 4$, soit un acte simple comme celui du bûcheron qui coupe un arbre (tous exemples de comportements donnés par Weber), et où il est en position d'*observateur* (18). Or il faut chaque fois *interpréter* ce qui nous est donné, et les apparences peuvent être trompeuses. Même dans le cas de l'opération arithmétique prononcée ou écrite, il faudra distinguer avec Husserl le contenu du jugement (*Urteilsinhalt*) de la manière subjective de poser doxiquement (*doxischen Setzungsmodus*) ce jugement comme certitude, possibilité, vraisemblance, etc. Si le premier aspect est univoque, le second est une attitude que nous interprétons. Rien d'immédiat, donc, dans la compréhension « actuelle ». Celle-ci ne nous livre pas le sens qu'autrui accorde à son acte, même si nous prenons « sens » dans l'acception large que lui donne Weber.

Quant à la compréhension « explicative » qui ajoute à la première les *motifs* qui l'ont provoquée, elle est l'objet d'une série de critiques (*Aufbau* pp. 114-126; *Phenomenology*, pp. 86-96). On retiendra comme essentiel le fait que, pour Weber, le « motif » est un « ensemble significatif » indifféremment « aux yeux de l'agent ou de l'observateur » (Weber, 1971, p. 8 et

(17) Cf. Weber (1971), p. 4 et aussi p. 20, où il parle de conduite « influencée » par autrui.

(18) *Aufbau*, p. 36; *Phenomenology*,

pp. 25-27. La traduction anglaise donne pour *aktuell*, « observationnel », ce qui tire encore plus la pensée de Schütz dans le sens que nous indiquons.

p. 10). Cette affirmation, selon Schütz, doit être contestée au nom de ce qui est à ses yeux la ligne de clivage majeure en matière de sens, la distinction entre point de vue subjectif et point de vue objectif, le sens subjectif étant celui qui apparaît à l'acteur, tandis que le sens objectif d'un acte est celui qui se laisse percevoir par n'importe qui. Or, si le motif d'un acte peut être cherché dans le « contexte significatif » (Weber, 1971, p. 8 et p. 10) dans lequel on peut le situer au moyen des données qui se laissent appréhender par quiconque, le sujet même de l'acte forgera son auto-interprétation d'une manière qui lui est entièrement propre.

Cherchant à apporter lui-même une solution à cette irritante question de la compréhension du sens subjectif intentionnel de l'action d'autrui, Schütz commence donc par insister sur l'hétérogénéité radicale de la connaissance de soi-même et d'autrui. Le sens que je donne à mon acte est fonction de l'avenir que je me forge et dont je suis le seul témoin et peut-être surtout de l'ensemble de mon expérience passée et de sa rémanence. La connaissance qu'autrui peut avoir de ces deux perspectives est forcément parcellaire et ne peut en aucune manière coïncider avec la mienne (*Aufbau*, p. 104 et p. 140; *Phenomenology*, p. 78 et p. 99). Ce qui se passe dans les processus d'intercompréhension de la vie courante, c'est que chacun interprète de son propre point de vue et avec sa propre expérience les mouvements du corps d'autrui ou les signes par lesquels il exprime sa pensée. C'est ce qu'on appelle couramment « comprendre autrui ». Ce type de compréhension, forcément très partielle, caractérise l'« attitude naturelle », celle qui est invoquée dans *Le chercheur* sous le nom de « pensée courante » (*Aufbau*, p. 149; *Phenomenology*, p. 108; *Le chercheur*, p. 9) et suffit à la vie ordinaire. La « sociologie compréhensive » ne saurait se satisfaire de ce niveau de compréhension.

Toute compréhension authentique d'autrui supposerait d'une part ce que Schütz appelle la « prédonation » (*Vorgebenheit*) d'autrui comme *Alter Ego*, c'est-à-dire le fait qu'autrui n'est perçu — donc donné — que comme corps, en sorte que c'est moi, et avant même que la perception de ce corps ne me soit donnée, qui pose autrui comme autre moi-même (*Aufbau*, pp. 28-29; *Phenomenology*, pp. 20-21); en second lieu, viennent les éléments perceptibles (mouvements, signes) pouvant me servir d'« indications » (*Aufbau*, p. 142 et pp. 154-156; *Phenomenology*, p. 101 et pp. 110-112) de ce que peut penser autrui qui, comme *Alter Ego*, doit, comme moi, attacher un sens à ses actions; enfin vient la reconstitution, d'après l'ensemble du savoir que je peux avoir sur autrui et de mon expérience propre de ce qui est vraisemblablement le sens subjectif de son acte. Ce faisant, je ne peux faire coïncider ce sens reconstitué avec celui que pense autrui, ce qui supposerait une véritable substitution de personne. Reste que la compréhension du point de vue d'autrui se présente comme un objectif nécessaire pour l'interprétation : limite jamais atteinte, mais objet d'une intention désignée comme « orientation vers autrui » (*Aufbau*, p. 139 et p. 148; *Phenomenology*, p. 98 et p. 107).

*
**

Or ce qui est frappant, à lire les premiers écrits de Schütz d'une part, d'autre part les chapitres du *Chercheur*, issus de l'après-guerre, c'est qu'il n'est plus guère question de ce long détour par la constitution phénoménologique de l'action et la connaissance médiate et imparfaite de la pensée d'autrui. Son attitude se porte désormais sur ce qui peut être atteint par le sens commun, d'une part, et les sciences sociales, de l'autre. Le rôle joué par la notion de type est ici capital, car toute connaissance typique peut être partagée avec autrui. Ce faisant, Schütz rencontre à nouveau Weber.

L'idée de type est déjà présente dans l'*Aufbau*. Et c'est sous la forme du *type idéal* weberien qu'il y fait son entrée, cette notion étant aux yeux de Schütz un des apports majeurs de Max Weber. Le type idéal est donc repris comme élément-clé de la sociologie compréhensive (*Aufbau*, pp. 318; *Phenomenology*, pp. 224-229). Mais déjà la notion s'étend à la connaissance de tous les hommes qui sont objets d'une connaissance anonyme, catégorielle, par opposition à la connaissance personnelle, singulière (*Aufbau*, pp. 245-252; *Phenomenology*, pp. 176-181). A vrai dire, pour ces *Alter Ego*, la connaissance idéal-typique se distingue peu, aux yeux de Schütz, d'une connaissance générique. En effet, cette connaissance s'édifie sur la base d'expériences semblables accumulées, variables jusqu'à un certain point, mais dont nous faisons ressortir les invariants, en sorte qu'un (ou plusieurs) de ces hommes dont la connaissance est médiate va être, à nos yeux, caractérisé par cet invariant qui le rapproche de ses semblables (*Aufbau*, pp. 252-253; *Phenomenology*, pp. 181-183). Tout ce que l'on peut dire, pour distinguer ce « type » d'un simple « genre », c'est que Schütz procède moins par extension, en constituant un ensemble, que par construction qualitative visant une certaine cohérence, par exemple fonctionnelle comme dans le cas de l'employé des postes (*Aufbau*, p. 258; *Phenomenology*, p. 184).

Mais la source principale de la typicité généralisée se trouve dans les schèmes par lesquels nous organisons notre expérience. C'est là que se trouve le fondement théorique de la typicité. Toute expérience rencontre en effet les ensembles de « relations de sens » (*Sinnzusammenhänge*) constitués par un « matériel auquel des catégories ont déjà donné forme » (*Kategorial vorgeformten Material*) (*Aufbau*, p. 112; *Phenomenology*, p. 84). Ces schèmes organisent l'expérience vécue dans « une synthèse de reconnaissance » (*Synthesis der Rekognition*) (*Aufbau*, p. 111; *Phenomenology*, p. 83). Cet acte composite consiste à reconnaître dans l'expérience présente son interprétabilité au moyen des schèmes à notre disposition et à effectuer la mise en ordre de ladite expérience au moyen de ce (ou ces) schèmes (une même expérience peut en effet, selon la personne ou le moment, se voir appliquer des schèmes d'interprétation différents). L'« expérience » qu'organise un schème interprétatif peut être plus ou moins large et prendre pour bases des configurations de sens déjà élaborées, comme la solution d'un problème subsumant une série d'opérations (*Aufbau*, pp. 111-112; *Phenomenology*, p. 84).

L'application d'une série de schèmes interprétatifs à l'action humaine conduit explicitement à des types idéaux. Sur ce point, Schütz montre comment la « synthèse de reconnaissance » par laquelle l'expérience d'une conduite est ramenée à des expériences antérieures, « figées » en quelque sorte, comporte abstraction, généralisation, formalisation et idéalisation qui sont à ses yeux les opérations constitutives du type idéal. Le type idéal peut alors désigner selon le cas ou en même temps un contexte de sens déjà possédé, des produits de la pensée, le déroulement de l'action, des objets réels ou idéaux (*Aufbau*, pp. 261-264; *Phenomenology*, pp. 188-191; *Le chercheur*, p. 23).

Mais, à ce stade, Schütz n'a pas encore donné au type l'extension qu'il lui donne par exemple dans le premier chapitre du *Chercheur* : « Les pré-expériences admises telles quelles sont cependant, également dès le départ, à disposition comme typiques, c'est-à-dire comme porteuses d'expériences potentielles dont on s'attend à ce qu'elles soient similaires à celles du passé. Par exemple, le monde extérieur n'est pas expérimenté comme combinaison d'objets individuels uniques, dispersés dans le temps et dans l'espace, mais comme des "montagnes", des "arbres", des "animaux", des "autres hommes" » (*Le chercheur*, p. 13).

Or, bien que Weber ait donné à la notion de type une application tout à fait générale, en faisant des « relations significatives typiques » (Weber, 1965, p. 331) le propre de la sociologie, c'est chez Husserl que Schütz puise la notion générale de typicité, en même temps que son enracinement dans une expérience primaire, anté-prédicative. C'est dans *Expérience et jugement* puis dans *La crise des sciences européennes* que la notion de type se dégage et que Schütz en fait son profit (19). Husserl part de l'idée d'une pré-organisation de notre expérience des choses. Cette pré-organisation repose sur la *familiarité* que nous avons avec ces choses perçues, par suite de notre expérience antérieure. Familiarité antérieure à tout jugement formel, qui commande une double attitude de notre part, traçant les horizons de l'objet perçu. L'horizon interne nous porte vers le semblable, donc vers « une infinité d'univers singuliers » (Husserl, 1970, p. 398) de la même famille, pourrait-on dire, que l'objet en question. L'horizon externe évoque les expériences possibles et l'exemple du chien, avec « sa manière typique de manger, de courir, de sauter, etc. » est celui-là même qui sera repris par Schütz pour illustrer l'idée de type (Husserl, 1970, p. 402; *Le chercheur*, pp. 13-14 et 79-80). Ainsi la typicité, au niveau de l'expérience la plus immédiate, se caractérise par cette familiarité qui fait de l'objet présent un exemplaire d'un type plus général et l'amorce d'une série d'expériences attendues. Sur cette base empirique peuvent être

(19) Husserl (1970), traduction de *Erfahrung und Urteil*. La première édition (1939) de cet ouvrage, à Prague, fut mise au pilon lors de l'invasion allemande, mais un certain nombre d'exemplaires purent être diffusés en Angleterre et aux Etats-Unis, où Schütz en prit vraisemblablement connaissance. *La*

crise des sciences européennes est la traduction de *Die Krisis des europäischen Wissenschaften* (La Haye, Nijhof, 1954). Schütz avait pu prendre connaissance dès 1936 des deux premières parties (ici pp. 7-68), parues dans la revue *Philosophia* de Belgrade.

construits des concepts à caractère général. La notion de typicité s'élargit, selon Schütz lui-même, dans son dernier ouvrage (20). D'une part, la typicité de l'expérience est fonction de l'intérêt que nous portons à l'objet perçu. Schütz parlera de « pertinence » (*relevance*) des caractères de l'objet par rapport au genre d'attention que nous lui portons, et ce dans un sens plus pragmatique que celui auquel semblait penser Husserl (Husserl, 1976, p. 30; *Le chercheur*, p. 14 et pp. 104-106). Mais aussi l'expérience immédiate n'est pas celle d'une collection de choses figées et sans lien entre elles. Au contraire, les choses nous sont données comme altérables, variables, ce qui confère un certain flou à leur aperception, mais en même temps se trouve la certitude que cette variabilité est définie par des limites et des manières de varier particulières.

Schütz adopte cette conception de la typicité. Mais alors que la typicité husserlienne, pour complexe qu'elle soit, reste liée à l'expérience pré-scientifique, l'adoption par Schütz du type idéal wébérien le conduit à amener le type à des niveaux plus élevés de la pensée, jusqu'au type idéal des sciences sociales, qui implique une *théorie* (*Le chercheur*, p. 81). Tout un secteur de la connaissance se trouve donc constitué par une hiérarchie de types, ce qui correspond chez Husserl à sa hiérarchie des « généralités matérielles », c'est-à-dire concrètes (Husserl, 1970, pp. 410-411). Or non seulement Schütz étend l'application de la notion de type, mais il lui donne un aspect nouveau qui s'épanouit dans les *Structures of the life world* (*Structures*, chap. « Typically », pp. 229-241). Il la présente sous son aspect dynamique, en rapport avec ses deux pôles de la connaissance que sont ce qui est « tenu pour acquis » (*taken for granted*) et ce qui est nouveau, et par là même problématique (21). Or une nouvelle expérience n'est pas toujours, tant s'en faut, une expérience nouvelle, dans la mesure où ce qui peut être appréhendé peut être ramené approximativement à un de ces types qui constituent une part importante de notre « réserve de connaissances » (*stock of knowledge*) (*Structures*, p. 229). Mais il arrive fréquemment que la matière d'une expérience ne se ramène pas immédiatement à un type disponible. La question qui se pose est alors de mettre en rapport l'expérience nouvelle avec divers éléments de notre savoir (*Le chercheur*, p. 13).

Important, dans ce processus de typification, est le rôle du langage. Déjà, dans l'*Aufbau*, Schütz s'était penché sur la fonction des signes, en précisant bien la différence qu'il y avait entre un geste qui est une simple indication sans intention de signifier quelque chose et les signes proprement dits, au premier rang desquels les signes verbaux, destinés à exprimer la pensée (*Aufbau*, pp. 162-164; *Phenomenology*, pp. 118-125) et jouant un rôle essentiel dans la connaissance d'autrui, sur le mode de la communication. Ici, Schütz donne au langage un rôle essentiel non seulement pour

(20) Schütz effectue cette analyse de la connaissance et de l'élargissement de la typicité dans l'article « Type and eidos in Husserl's late philosophy », *Collected papers*, vol. II,

pp. 92-115.

(21) *Structures*, pp. 10-15. Thème repris dans *La construction*, pp. 38-39.

la communication des contenus typiques, mais encore dans le processus même de formation des types. L'enfant se sert de la désignation des objets pour en établir le type, en sorte que, selon Schütz, « le langage est un système de schémas typifiants de l'expérience » servant à anonymiser (la chose désignée par le mot est en principe la même pour tous) et à idéaliser (au mot s'attache désormais une notion) « l'expérience subjective immédiate » (*Structures*, p. 233).

Entre temps, Schütz avait vu ce qu'il pouvait tirer des types pour la connaissance d'autrui. Déjà dans l'*Aufbau*, il marquait le caractère communicable d'une connaissance typique d'autrui (*Aufbau*, p. 185; *Phenomenology*, p. 131). Or cette communicabilité provient du caractère social des types, de la possession en commun de la réserve de types que constitue notre stock de connaissances, en comparaison de laquelle notre expérience personnelle occupe une faible place (*Le chercheur*, pp. 19-20).

La question de la connaissance de la pensée d'autrui se trouve ainsi insérée dans une conception sociologique de la connaissance, particulièrement du caractère culturel des types servant à interpréter la conduite d'autrui. Si on renonce provisoirement à la compréhension intégrale d'autrui, on peut toujours le comprendre dans sa typicité, « il suffit par conséquent que je puisse réduire l'acte de l'Autre à ses motifs typiques » (*Le chercheur*, p. 99). On retrouve ici Weber après un long détour.



Chez Schütz comme chez Husserl, loin d'être isolés, les types issus de l'expérience constituent un ensemble organisé, « le monde de l'expérience » pure, ou « monde » tout court, ou « monde de la vie » (*Lebenswelt*). Cette notion est reprise chez Schütz et conduit à sa conception du « monde de la vie quotidienne », ce qui nous ramène à notre polémique du début concernant la signification de l'œuvre de Schütz. Nous pouvons voir maintenant que, si cette vie quotidienne occupe chez Schütz une certaine place, celle-ci est située dans une épistémologie complexe.

C'est un fait certain : Schütz donne, à partir de son article sur « les réalités multiples » (1945), une place essentielle dans son système à « la vie quotidienne » (*everyday life*). Cette place est définie plus précisément dans le premier chapitre du *Chercheur*, « Sens commun et interprétation scientifique de l'action humaine », et la notion est pleinement développée dans le livre posthume *Structures*. Le monde de la vie quotidienne est défini comme « la scène et l'objet de nos actions et interactions » (*Le chercheur*, p. 105). Pour donner à cette expression toute sa signification, il faut d'une part que ce monde, en tant qu'objet, soit défini avec ses structures et ses relations au moi, d'autre part que soit caractérisée sa dimension sociale et surtout qu'il soit différencié de ce qui n'est pas lui.

Sur le premier point, on retrouve l'idée qui avait été évoquée à propos des types : « Le monde n'est pas et n'a jamais été un simple agrégat de

taches colorées, de bruits incohérents, de zones de chaud et de froid » (*ibid.*, p. 105). Ce monde a été organisé, au gré de mes expériences, de celles de mes contemporains et de mes prédécesseurs « à l'intérieur d'un horizon familier et localisé » (*ibid.*, pp. 12-13). On voit comment la notion de « familiarité » connote à la fois le processus de typification, tel que nous l'avons vu chez Husserl, et la quotidienneté des expériences dont il s'agit. Ce monde familier est pour nous une réserve de connaissances. Mais ces connaissances nous apparaissent et sont sélectionnées par nous d'après la façon dont elles nous concernent et nous intéressent. De ce point de vue, chaque aperçu de ce monde est fonction du « système de pertinence » (*ibid.*, p. 15) qui est alors en jeu. Dans une perspective pragmatique, c'est le monde de l'action et de son sens, tels que Schütz les a longuement analysés, en sorte que l'intérêt qui lui est porté réside surtout dans la manière dont nous pouvons agir sur lui. Le *travail*, en tant que « performance corporelle dans le monde extérieur » (*ibid.*, p. 112), devient dès lors la forme caractéristique de notre action dans la vie quotidienne. Dans le travail, la rencontre de notre durée où s'inscrit notre action et du temps cosmique qui rythme le monde constitue « un flux unique que l'on nommera *présent* » (*ibid.*, p. 113).

Plus tard, Schütz précisera que ce monde est autant caractérisé par les problèmes qu'il nous pose que par la familiarité de nos expériences (*Structures*, pp. 8-15; *La construction*, pp. 38-39), reprenant un thème caractéristique de la formation des types. Il présente des étapes dans l'espace et dans le temps, par rapport à nos efforts pour l'atteindre. Selon ces deux dimensions, le cheminement prend pour point de départ le présent dans les deux sens du terme, pour s'éloigner vers les horizons de ce qui n'est que potentiellement atteignable, de ce qui, dans le passé, peut être rappelé, dans le sens plein du mot et du futur des buts que nous nous sommes donné à atteindre (*Structures*, pp. 21-98; *La construction*, pp. 41-44). Enfin et surtout, Schütz reprend l'idée husserlienne selon laquelle les types sont liés entre eux et constituent une totalité unie par « une régulation causale universelle » qui constitue un monde « typique », monde de l'« à-peu-près » qui précède génétiquement celui de la science (*Aufbau*, pp. 154-158; Husserl, 1976, pp. 36-37).

Que ce monde de la vie quotidienne soit un monde social est pour nous une évidence. Toutefois, il est social en deux sens. D'abord, les autres font partie de notre expérience familière et sont à ce titre une part, la plus riche, du monde de la vie quotidienne. C'est ce que Schütz avait déjà perçu dans son premier ouvrage (*Aufbau*, p. 137; *Phenomenology*, p. 97; *Le chercheur*, p. 111). Le monde social est, sous l'angle le plus général, structuré par une opposition, celle de l'*Umwelt* et du *Mitwelt*. Ce qui caractérise le premier, c'est la situation face à face où je m'adresse à mon *Alter Ego* en lui disant « Tu ». Situation où le dialogue est possible et constitue le mode fondamental de la communication. Là s'établit la relation du « Nous ». Celle-ci reste soumise à toutes les restrictions que Schütz a mises à la connaissance de la pensée d'autrui. Mais elle est caractérisée par la simultanéité des

courants de pensée des partenaires, en sorte que chacun peut suivre l'action de l'autre en lui donnant sa propre interprétation, mais en suivant pas à pas le déroulement. Schütz résume cette simultanéité par la formule « Nous vieillissons ensemble » (*Aufbau*, p. 230; *Phenomenology*, p. 165). Au contraire, le *Mitwelt*, royaume des « Ils », est celui des relations médiate, mais dont le privilège est celui de l'objectivation d'autrui selon les types, objectivation qui va pouvoir se retourner vers le partenaire de la relation directe dans les moments où, prenant du recul, je le caractérise d'une certaine façon. Ce faisant, je le fais, au moins momentanément, pénétrer dans le domaine des « Ils ». Celui-ci, qui caractérise essentiellement les contemporains, se prolonge dans le monde des prédécesseurs (*Vorwelt*) qui est celui de l'histoire et dans celui des successeurs (*Folgewelt*) qui lui fait pendant, mais qui est, par définition, inconnaissable, si ce n'est que je sais que ses membres seront soumis aux déterminations de la condition humaine. Cette structuration, amplement développée dans l'*Aufbau*, est rappelée à diverses reprises dans l'œuvre de Schütz et reprise à peu près telle quelle dans les *Structures* (*Aufbau*, pp. 227-306; *Phenomenology*, pp. 163-214; *Le chercheur*, pp. 21-24 et 117-120; *Structures*, pp. 61-92; *La construction*, pp. 44-51).

D'une autre manière, ce monde est social par le caractère social même de sa connaissance, identique au caractère social des types. Ce monde m'est toujours d'emblée donné comme un monde organisé. Je suis, pour ainsi dire, né dans ce monde social organisé et j'y ai grandi. Par l'apprentissage et l'éducation, par des expériences et expérimentations de tout genre, j'acquies une certaine connaissance mal définie du monde et de ses institutions (*Le chercheur*, p. 96).

Aussi ce monde ne m'est-il pas propre. Il m'est commun avec mes semblables, il est *notre* monde. D'un point de vue pragmatique, il est un « champ d'action possible pour tous » (*ibid.*, p. 97). Elaborée collectivement, sa connaissance devient un objet de *sociologie de la connaissance*, et il revenait à Peter Berger et à Thomas Luckmann de souligner que l'étude de la manière dont nous organisons la réalité qui nous entoure cède le pas en général, dans la sociologie de la connaissance, à celle des niveaux de connaissance plus élaborée : sciences, idéologie, philosophie. La « construction sociale de la réalité » directement inspirée de Schütz est pour le sociologue de la connaissance un objet à la fois proche et plus fondamental (*La construction*, pp. 9-22). Cette sociologie prend son développement lorsque succèdent aux généralités sur le caractère social de la connaissance du monde les différenciations qu'introduisent des positions sociales différentes. Celles-ci affectent en effet le stock effectif de connaissances dont chacun dispose et l'utilisation de ce stock en fonction du genre d'expériences rencontrées et du type d'intérêt définissant les domaines de pertinence (*Structures*, pp. 243-331). Le cadre que définit Schütz en mettant en place le système de variables affectant socialement la connaissance s'applique à toutes les sortes de connaissances, mais prend pour base et pour modèle la connaissance du monde quotidien.

C'est là que se pose la question de savoir en quoi ce « monde quotidien » se différencie de l'autre (ou des autres). Or, il faut tout de suite barrer la route à l'interprétation qui en ferait la connaissance de faits ou d'événements différents des autres. Faits historiques, politiques, scientifiques même peuvent entrer d'une certaine façon dans ce monde. Ce qui le distingue, c'est le mode de connaissance. « Sens commun », « connaissance courante » sont les termes qui désignent ce type de connaissance. Qu'il puisse y avoir une connaissance courante même des faits scientifiques repose non seulement sur la vulgarisation, mais encore et surtout sur le fait qu'à un moment donné l'expérience du savant et la communication avec ses semblables s'appuient sur la perception et des formes courantes de la communication verbale (*Le chercheur*, p. 9 et pp. 12-13 sq.).

Ce monde est le lieu de ce que Schütz appelle l'« attitude naturelle » à laquelle s'oppose la « réduction phénoménologique », c'est-à-dire la suspension de jugement sur l'existence de nos objets de pensée comme réalités. Or, c'est dans cette « attitude naturelle » que nous vivons et avons l'expérience du monde qui nous entoure (*Structures*, pp. 3-4). Elle comporte une certaine naïveté dans la mesure où les choses qui nous sont données pour réelles sont admises comme telles sans problème. De ce point de vue, la science (à moins que le savant n'effectue un recul critique à l'égard de sa propre discipline) partage avec le sens commun ce réalisme naïf. Aussi la phénoménologie de Husserl prend-elle pour point de départ de sa réduction tantôt la science, tantôt l'expérience courante (22). La phénoménologie se donne pour tâche de ne pas se séparer des objets de notre pensée, mais de les traiter comme des « choses pensées » (*cogitata*), ce qui permet d'en examiner la structure cognitive. Il est certain que, lorsque nous prenons le monde de l'expérience pour réel, ce qui arrive chaque fois que nous l'analysons en lui-même, nous abandonnons la perspective phénoménologique.

Mais, au sein de l'attitude naturelle, ce type de connaissance doit être nettement distingué de la connaissance scientifique. D'abord parce qu'il est lié à l'action et aux intérêts qu'elle suppose (ce qui ne va pas sans rappeler la critique durkheimienne des pré-notions et pré-conceptions). Le savant doit se situer hors du champ social et faire taire ses intérêts propres (*Le chercheur*, pp. 45-47). Schütz rejoint ainsi la conception wébérienne de la science « libre de valeurs » (*Wertfrei*). Après un bref rappel de la nécessité pour toute science — y compris les sciences sociales — de se conformer aux règles de la validation scientifique, ce qui va distinguer la connaissance scientifique, c'est une certaine *modélisation* de la réalité, que Schütz n'étudie qu'en ce qui concerne les sciences sociales. Ici, nous retrouvons le type idéal wébérien, mais conçu d'une manière telle que les modèles d'actions déterminent les modèles de personnages, au point que

(22) Apparaissant dans Husserl (1967, traduction de *Formale und transendentale Logik*, 1929). Le thème de l'expérience im-

médiate, vécue, se développera dans *Expérience et jugement* et dans *La crise des sciences européennes*.

Schütz va comparer à des « marionnettes » (*puppets*) (*ibid.*, p. 50) les acteurs idéal-typiques de ses types idéaux d'action. On voit à quel point il est contraire à la réalité de voir en Schütz l'inspirateur d'une sociologie du quotidien qui s'assimilerait à la connaissance courante de la réalité quotidienne. Plus encore que Weber, Schütz a voulu distinguer la réalité de cette fiction qu'est la typicité idéale. Mais ce sur quoi Schütz insiste néanmoins, c'est le rattachement de cette fiction à cette réalité, en ce sens que c'est dans le monde de l'expérience quotidienne qu'est puisé le sens des actes typiques idéaux. Ce qui distingue les sciences sociales des sciences de la nature — et ici nous retrouvons Weber —, c'est que la matière des premières a déjà un *sens* constitué dans l'objet même (la vie sociale) : sens des produits de l'activité humaine, sens des signes et symboles, sens des conduites elles-mêmes. Les sciences de la nature donnent un sens à leurs objets, mais ne l'y trouvent pas tout établi (*ibid.*, p. 10). La science sociale doit choisir entre les diverses interprétations possibles des objets sur lesquels elle travaille, mais ce choix se fait entre des sens déjà présents dans le monde social.

Cette séparation et cette relation simultanées, tout en ayant des racines antérieures, trouvent à s'exprimer plus fortement après la lecture de *La crise des sciences européennes*, où Husserl reproche à la science galiléenne d'avoir confondu la nature et sa mathématisation. Si cette dernière consiste en constructions idéales permettant des prévisions dans l'ordre de l'expérience sensible, ces constructions ne sauraient être le sens véritable de cette expérience. Au contraire, « le monde de la vie » (*Lebenswelt*) reste « le fondement oublié de la science de la nature » (23), mais en même temps, pour conquérir l'exactitude, la science doit se départir de la forme de connaissance empirique-typique qui est celle du « monde de la vie ». L'ambivalence de l'expérience vécue se reporte naturellement sur Schütz, que quelques pages isolées de leur contexte feraient prendre pour une sorte de partisan de la vie quotidienne. La lecture de Husserl permet aussi de ne pas confondre le monde de la vie quotidienne avec celui de l'expérience anté-prédicative évoquée dans *Expérience et jugement*. Dans la vie quotidienne, on juge, on discute, on raisonne, en sorte qu'elle se trouve à mi-chemin entre l'expérience pure et la connaissance scientifique.

*
**

Alfred Schütz, nous l'avons vu, commence son parcours intellectuel par une critique de Max Weber. Après avoir rendu hommage au père de la « sociologie compréhensive », il lui reproche l'imprécision, voire l'ambiguïté de ses concepts fondamentaux. Non point qu'il taxe Weber de « naïveté » comme le lui fera dire R. Willame (1973, p. 29). Il considère que la pratique sociologique de Weber montre que sa conception théorique implicite était juste, mais que, faute d'une explicitation, elle pourrait

(23) *La crise*, p. 57. *Lebenswelt* se comprend par rapprochement avec *Erlebnis*, « expérience vécue ». Une traduction déve-

loppée serait « monde de l'expérience vécue », le terme *Leben* se référant à ce qui est originaire dans l'expérience.

conduire à de graves malentendus. La première critique s'exprime à propos de la notion de sens. Mais déjà là, on voit la critique schützéenne en porte-à-faux par rapport à Weber : Schütz envisage un édifice théorique reposant sur des concepts premiers parfaitement définis. Weber réfléchit sur une démarche concrète qu'il a déjà employée et redescend vers des notions dont il cherche moins la définition que l'usage : il veut moins démontrer *a priori* la théorie sociologique que montrer par des exemples comment entendre des termes premiers comme celui du sens d'un comportement. Il est ainsi amené à s'intéresser d'abord à l'acte par lequel on confère le sens : la compréhension. En sorte qu'il appellera sens d'une conduite tout ce qui est à comprendre dans cette conduite, avec ses composantes tant affectives qu'intellectuelles. Mais, ce faisant, il objective la conduite qui peut être conçue quel qu'en soit l'agent et à quelque moment du temps qu'elle se situe. Sur ce dernier point, Weber dissocie la compréhension de la situation temporelle, en sorte que le *modo futuri exacti* ne le concerne pas. Il en va de même pour l'agent. Ce n'est pas suivre le fil de la pensée de Weber que de considérer que la compréhension « actuelle » est nécessairement celle d'un observateur : ce qui compte, c'est que la compréhension porte sur une action (chez moi comme chez autrui) saisissable d'un seul regard. De même, Weber dit que la motivation concerne l'observateur comme l'agent car ce qui compte, c'est l'ensemble de relations compréhensives dans lesquelles s'insère l'action élémentaire. Les autres objections de Schütz sur ce terrain ne sont pas plus heureuses : Weber ne prétend pas que l'évidence d'une compréhension soit la garantie de son exactitude (cf. Weber, 1965). De ce fait, la compréhension d'autrui est pour lui un but à atteindre que l'obscurité relative de la conscience de l'agent rend problématique (Weber, 1922, p. 19).

Reste que Weber a bien précisé que le sens de l'action auquel il se réfère est celui qui réside dans l'intention de l'acteur lui-même. C'est là quelque chose de capital auquel Schütz trouve des difficultés, mais à quoi il finit par se rallier (*Le chercheur*, p. 84). En effet, une phénoménologie de l'action — tout au moins ce type de démarche phénoménologique concernant l'action, qui vise avant tout à élucider les rapports du sujet à l'objet — est amenée à prendre pour terme de référence le sujet agissant sans lequel aucun sens ne peut être donné à l'action. Il est piquant de voir dans un ouvrage posthume de Husserl, paru après la mort de Schütz (24), apparaître parallèlement aux travaux de Weber l'*Ego* comme terme auquel se rapporte nécessairement tout acte, passif ou actif, l'acte corporel élémentaire comme objet de conscience et la motivation consacrée comme la forme de la causalité propre aux sciences humaines. Husserl franchissait alors allègrement les fossés que son disciple s'évertuait laborieusement à contourner.

(24) Il s'agit ici du tome II des *Idées directrices pour une phénoménologie* (Husserl, 1982, traduction de *Ideen zu einer reinen Phänomenologie*, 1952). Schütz connaissait

l'existence de cet inédit que Weber n'avait pas publié, faute d'une solution satisfaisante au problème de la constitution de l'intersubjectivité.

De manière plus fondamentale, on peut se demander si la préoccupation de Schütz de remédier à la fragilité des fondations de l'édifice de la sociologie compréhensive a un objet véritable. La question est double, selon qu'on questionne la légitimité, pour Max Weber, de prendre comme concepts premiers de cette sociologie ceux qu'il nous présente, ou que l'on s'interroge plus généralement sur une recherche des fondements.

Or, sur le premier point, Schütz lui-même admettait que certaines questions qu'il posait à Weber « n'appartenaient pas en tant que telles aux sciences sociales », mais à leur substrat (*Aufbau*, pp. 25-26; *Phenomenology*, p. 17). Ce sera aussi un des thèmes de sa correspondance avec Parsons autour de *Structure of social action* (25). En fait, la prétendue « naïveté » des débuts de la sociologie wébérienne est celle de toute science qui part d'un phénomène donné sans mettre en question la constitution cognitive du phénomène. La seule question pertinente à l'intérieur de la science est celle de savoir si le phénomène est décomposable sur le plan de la réalité qui est le sien, ou encore réductible à un autre phénomène. De ce point de vue, la pertinence de la critique schützéenne peut être examinée de deux manières. Ou bien Schütz, intégralement fidèle à la phénoménologie husserlienne, cherche les soubassements cognitifs en deçà des phénomènes, et l'analyse de la constitution du sens de l'action se trouve sur un plan pré-phénoménal échappant par définition à la sociologie. Ou bien, si on voit combien la conception husserlienne de la durée est influencée, chez Schütz par celle de Bergson, on verra dans cette analyse une note psychologisante. Or Weber exclut toute réduction des phénomènes sociaux à ceux de la psychologie.

Plus essentielle encore est la question des fondements phénoménologiques de la sociologie compréhensive chez Schütz, fondements philosophiques à trouver hors de la sphère de la sociologie elle-même, ou fondements internes résultant d'un affinement et d'une systématisation des « concepts fondamentaux », selon l'expression même de Weber. Or, précisément dans cette alternative, Schütz est gêné aux entournures. Son ambition première est de pousser aussi loin que possible dans un sens *transcendantal* (c'est-à-dire dans le sens de la solution de l'énigme de la rencontre des a priori nécessaires de la pensée et d'une réalité qui est au-delà de celle-ci, qui la « transcende »). Or, s'il pense trouver chez Husserl et sa *Conscience du temps* (*Zeitbewusstsein*) le fondement du sens de l'action, insérée dans le monde, déjà accomplie et devenue à ce titre un objet qui nous dépasse, en revanche il ne pense pas que Husserl, malgré des efforts pour constituer transcendentale l'intersubjectivité (26), ait réussi dans son entreprise. Or, l'intersubjectivité étant la base même de la sociologie, un des fondements nécessaires de celle-ci lui manque et Schütz ne se hasarde pas à refaire, pour son propre compte, le travail de Husserl.

(25) Cf. Grathof (1978), p. 65.

Husserl (1931) : voir la « V^e Méditation ».

(26) Dans Husserl (1929) et surtout dans

Il en résulte que, comme il l'avoue franchement lui-même, il est amené, dans l'analyse des notions de base de la vie sociale et plus généralement des phénomènes de la vie dans le monde, à se départir de la « réduction » phénoménologique et à se retrouver de plain pied avec l'attitude naturelle (*Aufbau*, pp. 55-56; *Phenomenology*, pp. 43-44).

Or ce qui, dans l'*Aufbau*, apparaît comme un double registre va en fait caractériser d'une certaine manière la transformation de sa pensée. On a pu noter l'abandon apparent d'une critique des concepts premiers de la sociologie compréhensive pour une position beaucoup plus de plain pied avec celle de Weber, reliant les types de la vie quotidienne aux types idéaux. Dans tout cela, aucun reniement des analyses passées qui restent comme une toile de fond théorique. Toutefois, la pensée de Husserl ayant elle-même évolué, se tournant de plus en plus vers le « monde de la vie », le mouvement de la pensée de Schütz semble suivre celui de la phénoménologie elle-même, à laquelle il pense rester fidèle. Il précisera son avis sur une certaine dualité de la phénoménologie : « Les sciences sociales empiriques trouveront leur vrai fondement non dans la phénoménologie transcendantale, mais dans la phénoménologie constitutive de l'attitude naturelle » qui débouche dans « le problème du monde de la vie » (27). Or, une certaine distance demeure apparemment entre les plans où se déroulent les analyses de Husserl, principalement dans *La crise des sciences européennes*, et celui où s'effectue la mise en place des concepts qui servent désormais de sol à la connaissance sociale chez Schütz. Cette distance se marque par la dualité d'appellation de « monde de la vie », chez Husserl, et de « vie quotidienne », chez Schütz. Bien que ce dernier tienne les deux termes pour synonymes et glisse de l'un à l'autre sans transition, le *Lebenswelt* de Husserl est le fruit d'une analyse régressive partant de la science pour trouver ses fondements notionnels, ce qui se fait tout naturellement sous l'emprise de la « réduction » qui met en doute l'existence des choses, tandis que la « vie quotidienne » de Schütz est posée d'emblée comme l'objet familier pouvant servir de point de départ à toute connaissance. Et si on se demande si cela se fait ou non sous le régime de la « réduction », Schütz répond que ce qui a été découvert dans la perspective phénoménologique garde sa validité dans « l'attitude naturelle ». Or c'est bien sans mise en perspective phénoménologique que sont écrits les quatre premiers chapitres du *Chercheur* et l'ouvrage des *Structures*.

Nous avons donc affaire à une analyse de plain pied avec la science sociale, bien que les concepts fondamentaux en soient empruntés à la phénoménologie et légèrement accommodés pour servir d'encadrement à une science qui, en tant que telle, se tient dans l'attitude naturelle où on étudie des faits. Dans cette étude systématique, on trouve un bon nombre de longueurs, voire de truismes, parmi lesquels celui que Weber n'a pas

(27) « The importance of Husserl for the social sciences », *Collected papers*, vol. I, p. 149.

cru devoir formuler, à savoir que toute notre science prend son point de départ dans le monde de l'expérience immédiate, tel qu'il est vécu par les hommes. Le fait que le sens des faits sociaux se trouve déjà dans l'objet même de la science sociale ne fait que redire d'une autre façon les premières lignes d'*Economie et société*. Il reste qu'en s'attachant aux structures de ce monde quotidien, pris dans le sens très large que lui donne Schütz, certains points sont mis en évidence, le plus important historiquement étant celui de l'interaction sociale dans la constitution du sens des objets et des actions, interaction qui appartient pour une grande part au passé et dont nous exploitons les résultats, interaction qui se produit aussi pour une large part de manière pré-phénoménale, mais aussi interaction qui se continue dans les larges zones problématiques de la vie collective lorsqu'on « discute de » ce qui est, comme de ce qui doit être. C'est ce point de la pensée de Schütz qui fut retenu par les ethnométhodologues (28).

Plus fondamentalement, Schütz a mis en question l'évidence première de la possibilité d'intégrer dans une science, avec l'objectivité que cela comporte, le « je veux » inhérent à toute action. La vraie question est sans doute alors non pas de construire un discours permettant de contourner l'obstacle, mais de se demander quel est *le prix à payer* pour une telle opération. Nous savons déjà combien toute connaissance de la pensée d'autrui « sur le mode du Tu » appauvrit celle-ci. La connaissance typifiée des sciences sociales l'appauvrit encore bien davantage. Surtout, elle fige en *fait social* un objet, dont la structure est précisément non factuelle et ne se décline convenablement qu'à la première personne. Mais en cela, elle ne fait que suivre le mouvement par lequel, des relations sociales, émerge leur factuelité, dont Weber était aussi conscient que de leur subjectivité.

François-André ISAMBERT

*Ecole des hautes études en sciences sociales
54 boulevard Raspail, 75006 Paris*

(28) Cf. Garfinkel (1963), p. 210. Voir aussi Rogers (1983), chap. 6, pp. 80-114.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Berger P., Luckmann T.**, 1971, éd. 1986. — *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens-Klincksieck.
- Campiche R., Isambert F.-A., Lalive d'Epinay C.**, 1981. — « Dimensions d'une problématique », dans *Religion, valeurs et vie quotidienne*, actes de la 16^e Conférence internationale de sociologie des religions, Paris, CISR.
- Garfinkel H.**, 1963. — « A conception of and experiments with », dans **O.J. Harvey** (ed.), *Motivation and social interaction*, New York, Ronald Press.
- Grathof R.** (ed.), 1978. — *The theory of social action. The correspondance of Alfred Schütz and Talcott Parsons*, Bloomington, London, Indiana University Press.
- Heeren J.**, 1971. — « Alfred Schütz and the sociology of common sense », dans **J.D. Douglas** (ed.), *Understanding everyday life*, London, Routledge and Kegan Paul.
- Husserl E.**, 1928. — *Vorlesungen zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins*, Halle, Niemeyer.
- 1929, éd. 1967. — *Logique formelle et logique transcendantale*, Paris, Presses Universitaires de France.
- 1931. — *Méditations cartésiennes*, Paris, Vrin.
- 1939, éd. 1970. — *Expérience et jugement*, Paris, Presses Universitaires de France.
- 1952, éd. 1982. — *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- 1954, éd. 1976. — *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Paris, Gallimard.
- Maffesoli M.**, 1985. — *La connaissance ordinaire*, Paris, Klincksieck.
- Rogers M.F.**, 1983. — *Sociology, ethnomethodology and experience*, Cambridge (Mass.), Cambridge University Press.
- Schütz A.**, 1932, éd. 1974. — *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt, eine Einleitung in die verstehende Soziologie*, Frankfurt, Suhrkamp.
- 1962, 1964, 1966. — *Collected papers*, La Haye, Nijhof.
- 1987. — *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens-Klincksieck.
- Schütz A., Luckmann T.**, 1973. — *The structures of the life world*, Evanston (Ill.), Northwestern University Press.
- Weber M.**, trad. 1965. — *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon.
- 1922, éd. 1971. — *Economie et société*, Paris, Plon.
- Willame R.** 1973. — *Les fondements phénoménologiques de la sociologie compréhensive. Alfred Schütz et Max Weber*, La Haye, Nijhof.